

TEXTE 3, Sébastien Faure, *C'est la Faute à Voltaire – Rousseau and Co !*, troisième mouvement,
Collection « Lettres et le Savoir », Compagnie Furieux du jeu dit.

Jean-Jacques Rousseau, blessé par les diffusions de pamphlets anonymes, notamment *La Lettre au Docteur Pansophe* et *Sentiment des Citoyens*, interpelle, dans une rencontre fictive, l'auteur du *Poème sur le Désastre de Lisbonne*, alors que ce dernier répète sa prochaine conférence sur l'Optimisme.

ROUSSEAU : A la relecture de votre Poème sur le tremblement de terre qui a frappé Lisbonne et que vous nommez « Désastre », il m'a semblé capital de vous faire entendre ma réaction.

VOLTAIRE : Bien sûr, Grand Docteur, mais que pourriez-vous objecter de plus face à la Providence ?

ROUSSEAU : Oh, rien, cher maître, les objections de part et d'autre sont toujours insolubles, parce qu'elles roulent sur des choses dont les hommes n'ont point de véritable idée.

VOLTAIRE : Point d'idée ? Mais rendez-vous donc à Lisbonne, mon cher philosophe.

Accourez, contemplez ces ruines affreuses, ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses, ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés, sous ces marbres rompus ces membres dispersés ; cent mille infortunés que la terre dévore, qui, sanglants, déchirés et palpitants encore, enterrés sous leurs toits, terminent sans secours dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours ! Ditez-vous, en voyant cet amas de victimes : « Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leur crime » ?

ROUSSEAU : Non, bien sûr que non. Mais « Homme, prends patience, me disent Pope et Leibniz. L'Etre éternel et bienfaisant qui gouverne notre univers nous garantit que tous ces maux sont un effet nécessaire à la constitution même de cet univers. De toutes les économies possibles, Il a choisi celle qui réunissait le moins de mal et le plus de bien » ; ou, pour dire la même chose encore plus crûment, s'il le faut, s' Il n'a pas mieux fait, c'est qu' Il ne pouvait mieux faire.

VOLTAIRE : Je ne reprends pas les idées des autres, Jean-Jacques. Je me fie à ma raison. Ma raison seule dicte ma réflexion. Croyez-moi, quand la terre entrouvre ses abîmes, ma plainte est innocente et mes cris légitimes.

ROUSSEAU : Innocente ! Vous entretenez l'humanité dans son rôle de victime ; vous la confortez dans son orgueil par votre plainte raisonnable. Qu'apportez-vous à la Pensée lorsque vous écrivez, en alexandrins formidables, qu'il eut été préférable que ce tremblement de terre, que ce gouffre infernal se fût ouvert ailleurs, au fin fond d'un désert ?

VOLTAIRE : Je respecte mon Dieu et j'aime l'univers. Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible, il n'est point orgueilleux, hélas, il est sensible.

ROUSSEAU : Chansons que tout cela ! Chansons consolantes, dictées par votre seule raison pour votre seul profit. Pour ma part, je suis aussi sensible qu'orgueilleux et je crois en Dieu tout aussi fermement que je crois une autre vérité, parce que croire et ne pas croire sont les choses du monde qui dépendent le moins de moi ; que l'état de doute est un état trop violent pour mon âme ; que ma raison flotte, ma foi ne peut rester longtemps en suspens et se détermine sans elle ; qu'enfin mille sujets de référence m'attirent du côté le plus consolant et joignent le poids de l'espérance à l'équilibre de la raison.

VOLTAIRE : L'espérance... Le beau mot que voilà !